

VOYAGE EN MAL-PLAISIR

Itinéraire d'une solitude briançonnaise

Gérard Pascalis

Éditions ThoT

Les Mélézes

Marching to the Promised Land, where the honey flows and takes you by the hand . GENESIS, Ripples

— Regarde Simon, nous arrivons, voilà Briançon !

Ce que mon père ignorait, ce dimanche-là, en ce début de mois de janvier 1978, ou faisait semblant d'ignorer, c'est que je n'avais pas trop le cœur à regarder le paysage.

Pourtant, il fallait reconnaître que cela me changeait considérablement de ceux de la Méditerranée : des champs d'oliviers et des collines d'où je venais.

Depuis plusieurs kilomètres déjà, les montagnes avaient surgi, de plus en plus hautes et imposantes. Hormis quelques rares forêts disséminées, ce n'était que rochers et falaises.

Je ne savais pas, à quel point ce paysage minéral allait marquer mon esprit durant toute ma vie.

Nous avons pris la route depuis plusieurs heures déjà. Les reflets de la mer scintillaient depuis longtemps derrière moi. Dès le départ, mon angoisse n'avait cessé d'augmenter. La nervosité me gagna un peu plus lorsque mon père indiqua notre arrivée.

La ville apparaissait, à un carrefour de vallées, entourée de montagnes qui me semblaient immenses. La vieille ville était perchée sur un promontoire rocheux et l'on distinguait ses forts tout autour comme autant de sentinelles.

Il y avait ces toits rouillés si particuliers et surtout cette rivière, la Durance, mélange de la fougueuse Guisanne venue du Lautaret et de la belle Clarée qui jaillit du sommet des Anges, au-dessus de Montgenèvre. Cette rivière dont j'avais remonté le cours, depuis mon Étang de Berre jusqu'ici, en plein centre de cette nouvelle ville, comme un cordon ombilical, une corde de rappel, comme un lien tenu qui pouvait me ramener vers les racines de mon enfance.

Que de changements pour le petit garçon que j'étais !

Pendant des semaines, avant notre départ, j'avais compulsé la collection de bouquins *Tout l'Univers* pour connaître cet endroit où j'allais devoir vivre. Pas d'Internet à l'époque. Pas de petit clic rapide, tel un anxiolytique, pour se rassurer en balayant nos doutes.

Ces fameuses encyclopédies, vendues la plupart du temps en porte-à-porte, étaient plutôt assez complètes. Elles étaient lourdes au sens propre comme au sens figuré. « Le poids d'un âne mort » aurait dit ma mère. Toutefois sur Briançon je n'avais trouvé que quelques misérables lignes et une photographie délavée. J'avais noté que cette ville était la plus haute d'Europe, enneigée une bonne partie de l'année et que c'était une ville fortifiée. Donc, pas grand-chose à se mettre sous la dent. Mais à 13 ans passés, l'imagination fait le reste et ça se bousculait dans ma tête.

Nous venions d'arriver dans cette fameuse ville, mes parents, mon jeune frère et moi. Le coffre de la voiture ne contenait qu'une seule valise, la mienne, et le retour était programmé dans le Midi, sans moi. J'allais donc rester ici, dans cette ville inconnue.

Pourtant, même si bien sûr j'étais terriblement angoissé à l'idée de quitter mes parents, ma famille, ma région, j'étais aussi plein d'espoir pour que cesse enfin ma maladie. C'était la seule solution ! Partir en pension, dans cette ville où le bon air allait enfin s'occuper de mes poumons et de mes bronches meurtries par un asthme ravageur. Je devais m'en convaincre et ce n'était pas gagné d'avance.

Quelques mois auparavant, c'était « le plus éminent professeur du monde », comme me l'avaient alors présenté mes parents, qui m'annonça son verdict après un jour de tests et de contrôles intenses dans son hôpital marseillais. Tout au long de cette fameuse journée, je fus flanqué d'une espèce d'infirmière, sorte d'hybride issu d'un croisement entre une chauve-souris, une carmélite et Belphégor. Cette femme rude, petite et costaude comme

un talonneur de rugby, avait la particularité d'avoir des yeux globuleux, énormes, comme des yeux de têtards. Elle était effrayante.

Tout comme le reste de cet hôpital sorti tout droit d'un roman de Zola, les machines étaient d'un autre siècle, quant à ma carmélite, n'en parlons pas. Je ne me sentais pas franchement rassuré sur mon avenir.

À la fin de cette journée de cobaye, le professeur nous reçut dans son immense bureau, ma mère et moi. Mon père, lui, préféra attendre dehors, trop inquiet et trop pudique pour être avec nous.

Grand, les cheveux grisonnants, l'air sévère, ce médecin imposait le respect par sa présence. J'étais vraiment intimidé et impressionné. Il parcourut rapidement le dossier contenant les résultats des analyses de la journée. Quand il le referma, il resta silencieux pendant de longues et éternelles secondes durant lesquelles il me fixa de ses grands yeux clairs. Nous étions suspendus à ses lèvres. Lui, de son côté, sondait l'esprit de ce petit garçon en face de lui. Il ne pouvait ignorer à quel point ce qu'il allait m'annoncer allait chambouler ma vie.

Finalement, sans me quitter des yeux, il me dit doucement :

— Simon, mon jeune ami, il n'y a qu'une seule solution pour toi, c'est le séjour à la montagne !

Étrangement, je n'ai gardé aucun souvenir de ma réaction ce jour-là. Ma mère me raconta que j'avais pleuré toutes les larmes de mon corps. Mais ma mémoire refusa d'enregistrer ce moment.

Les écouteilles de mon âme et de mon cœur se fermèrent brutalement. Je devins étanche au monde des adultes. Je le jugeai trop sévère avec moi de m'obliger à vivre séparé des miens.

Je venais juste de rentrer au collège, et il fallait que j'envisage déjà de quitter mes copains. Je profitai des jours qui me restaient pour me faire plaindre par mes camarades de classe, surtout les filles. C'était un maigre réconfort, mais cela me permettait de faire un peu le héros. Cela changeait. J'avais été jusqu'alors une

attraction à contre-emploi du fait de ma maladie. Je devenais désormais un quasi-aventurier, prêt à découvrir un nouveau monde : car j'allais quitter le pays du soleil, de la chaleur et des cigales pour vivre dans le pays du très grand froid, et peut-être toute ma vie...

Comme on exagère beaucoup dans le Midi, on exagère beaucoup quand on est enfant. Cela fait donc deux bonnes raisons d'exagérer.

Cet automne-là, mes parents commencèrent à chercher des sanatoriums où je pourrais partir. Ils n'en trouvèrent que trois, La Bourboule, Font-Romeu et Briançon.

Font-Romeu me paraissait une ville attractive, notamment sur l'aspect sportif, mais le choix se porta sur Briançon, plus proche du Midi où nous vivions et parce que nous avions un lointain cousin qui exerçait la profession de... curé ! Il n'en fallait pas plus à mes parents pour être rassurés. Le destin d'une vie se joue sur quelques détails.

Il fallut ensuite trouver la « maison d'enfants » idéale. C'est le nom donné aux sanatoriums pour enfants. En fait, un internat avec un suivi médical personnalisé. Nous choisîmes collégialement *Les Mêlèzes* parmi une quinzaine d'autres établissements. Le prospectus de présentation était – pour l'époque – bien fait : et les photos semblaient indiquer une maison agréable et moderne. Ce fut finalement encore une fois une affaire de détail.

Les jours précédant le départ, j'étais particulièrement terrifié à l'idée de quitter mon cocon familial, mais je ne le laissais guère paraître aux gens qui m'entouraient. J'étais déjà un garçon au tempérament anxieux, tempérament qui se forgea dans ma petite enfance où toutes les nuits je redoutais l'arrivée d'une crise.

Cependant j'étais aussi très excité par la curiosité, la découverte d'un nouvel univers étrange. Et cette vie en communauté qui se profilait devant moi...

De plus il ne s'agissait que de faire une année scolaire et mes parents viendraient me voir souvent. J'ignorais alors que j'y passerais un très long séjour. Nul doute, sinon, que je me serais accroché et cramponné de toutes mes forces aux platanes de mon école !

Quand le fameux jour arriva et que nous nous présentâmes devant Les Mèlèzes, mon cœur se mit à battre la chamade. J'étais mort de frayeur, bouleversé, tétanisé. La bâtisse, imposante, n'était pas de toute première jeunesse. Elle dominait une avenue qui traverse le haut de la ville pour permettre de joindre la vallée de Serre-Chevalier à celle menant vers l'Italie.

Les volets verts étaient passablement abîmés et l'entrée donnait directement sur la route.

Cela ne ressemblait pas tout à fait au prospectus.

En ouvrant la lourde porte en bois massif, la première chose qui me frappa, ce fut l'odeur. Un parfum entêtant d'eucalyptus. Ce parfum est encore, aujourd'hui, extrêmement présent, comme s'il m'avait définitivement marqué de son empreinte olfactive. Chaque fois que je le sens c'est comme si j'ouvrais la boîte aux souvenirs. À la moindre émanation de cette fragrance, la porte des Mèlèzes s'ouvre et les cris et rires de mes camarades de pension résonnent dans ma tête. Je n'ai jamais pensé, contrairement à certains, que cette odeur avait quelque chose de médical, en dépit des vertus thérapeutiques de cette plante.

Je range ce parfum dans le même tiroir que la lavande, pas très loin de l'odeur iodée du vent de mer ou du fabuleux mélange de thym, de romarin et de sarriette qui se colle à votre peau et à vos cheveux après un après-midi de balade à vélo dans les collines de Provence.

Cette vapeur d'eucalyptus tatoua de manière indélébile mon univers sensoriel et poétique.

C'est ce parfum qui le premier m'a accueilli.

L'entrée donnait sur une petite salle d'attente où nous nous sommes assis en attendant la directrice. Des garçons de tous âges descendaient et montaient des escaliers qui donnaient sur les chambres des étages supérieurs. Tous me regardaient avec une curiosité non feinte. Si j'avais pu me cacher derrière mes valises, je l'aurais fait, mais j'essayais de me donner au contraire une contenance un peu fière et détachée.

Un étrange petit garçon, plus jeune que moi, brun, frisé, des yeux noirs pleins de malice, est apparu sur le seuil des escaliers. Ce qui était frappant, c'est qu'il se déplaçait sur des béquilles sans s'appuyer sur ses pieds, de telle sorte que ceux-ci effleuraient à peine le linoléum. Il marchait à la seule force de ses bras et de fait, ses épaules étaient particulièrement musclées pour son âge et disproportionnées par rapport à ses jambes toutes fines et menues.

Je me suis dit : « Quel drôle de petit bonhomme, on dirait qu'il sort d'un Walt Disney ! »

La directrice arriva enfin. Je vis une femme d'une cinquantaine d'années aux cheveux gris, au visage où se mêlaient la douceur et la sévérité. Elle me sourit de la plus belle et naturelle des façons et je me sentis tout de suite plus à l'aise et réconforté. Elle se présenta comme étant « la tata », le surnom que tous les pensionnaires lui donnaient. Bien évidemment, jamais aucun d'entre nous ne l'appela ainsi, mais toujours Madame.

— Et il y a aussi un tonton ! me dit-elle.

C'était son mari. Tous les deux assuraient la gérance des Mélèzes. Quand il arriva dans le bureau, je compris tout de suite qu'avec lui, je ne m'amuserais pas. Il était grand, gros, le visage rougeaud, un peu enflé, les cheveux très courts, coupés en brosse, tirant sur le jaune pâle gris. De toute évidence, il jouait à fond son rôle d'éducateur autoritaire qui ne supportait pas la moindre contestation, et ce n'était pas un rôle de composition. Et pour cause, c'était un sergent retraité de la Légion étrangère !

Par quel stratagème passe-t-on de la Légion à la direction d'une maison d'enfants ?

Ces sanatoriums dépendaient de la sécurité sociale. Cette administration était plutôt magnanime pour les compétences supposées de ces gérants de sanatoriums. Nous n'étions, pour lui, ni une passion ni un sacerdoce. Nous représentions au mieux une manne financière, à peine un gagne-pain, au pire un job dans la droite ligne de ce qu'il avait pu exercer auparavant.

Mes parents, lors de ce premier contact, n'eurent pas le droit de voir grand-chose. Leur visite se limita au hall d'entrée et au bureau de la directrice. Même pas un coup d'œil à la chambre !

La tata mit rapidement fin à l'entretien. La famille n'avait pas accès au reste de l'établissement et elle ne devait jamais rester trop longtemps avec l'enfant.

Pour la plupart d'entre nous, les séparations étaient des épreuves douloureuses et les adieux étaient vraiment difficiles. J'eus à peine le temps très pudiquement d'embrasser mes parents et mon frère et de les voir emprunter la lourde porte d'entrée. Levant les yeux quand la porte se referma, je vis cette inscription sur le groom : « Si tu ne fermes pas la porte, Yale s'en chargera ».

J'ai mis trente ans avant de comprendre qui était ce fameux Yale...

Ma première réaction fut de me précipiter dans les escaliers pour tenter de voir une dernière fois ma famille par la fenêtre. Je n'eus le temps que de voir partir la voiture de mes parents et mon frère qui me faisait signe de la main à l'arrière.

Pendant des années, et même au début de ma vie d'adulte, je fus très égoïste avec mon frère, utilisant comme argument mes difficiles années d'internat alors que lui était resté avec mes parents. Je ne lui en voulais pas, mais je ne pouvais pas le plaindre non plus. Après tout c'était moi qui souffrais.

Je compris un peu tard que mon frère avait vécu cette séparation difficilement et peut-être encore plus fort que moi. Je ne l'ai tout à fait compris que lorsque, voyant grandir mes propres enfants, je pus constater à quel point le lien qui unit des frères et sœurs est quelquefois magique et toujours essentiel.

J'ai douloureusement zappé mon frère, comme j'ai oublié mes larmes et ma douleur du bureau de l'éminent professeur.

Que pouvais-je faire alors, tout occupé à mon désespoir, pour que mon frère lui aussi ne se sente pas abandonné ?

Paraître fort, fier, insensible, courageux ?

C'est ce que je fis ce jour-là. Paraître. Vraisemblablement.

Et ce jour-là c'était lui qui me faisait signe à l'arrière de la voiture, tristement, du haut de ses dix ans...

Il venait de voir disparaître son frère, englouti par une étrange maison pleine d'autres de garçons, dont certains marchaient avec des béquilles en claudiquant.

Ce jour-là, lui aussi fut particulièrement courageux.

Est-ce qu'il se rendit compte de ce qui se passait ? Je ne pense pas.

Moi-même, je ne réalisai pas non plus ce que le destin nous proposait. À tous les deux. Au fil des jours mon frangin se rendit compte que je ne rigolais plus avec lui. Je ne jouais plus, ne chahutais plus avec lui. Je n'étais pas là pour chanter ensemble le soir dans nos lits, avant de nous endormir. Je n'étais plus là, moi le grand frère un peu protecteur. J'avais disparu de son quotidien.

Ili était seul et il n'avait plus de compagnon de jeu.

Alors que moi...

Une fois seule, la tata me fit entrer dans son bureau et m'expliqua que j'allais partager une chambre avec deux autres garçons, un plus jeune dénommé Éric et Francis, un adolescent de 16 ans. Tous deux étaient originaires de la région parisienne.

— Éric est aux Mélèzes cet après-midi. Viens, Simon, je vais te le présenter, comme ça il t’emmènera dans ta chambre et tu pourras te familiariser avec les lieux.

Je la suivis jusqu’à une sorte de salle de classe située au rez-de-chaussée, au même niveau que les bureaux de la direction et le hall d’entrée.

C’était une assez grande classe, avec des étagères sur les murs où s’entassaient des livres scolaires et une dizaine de rangées de vieux bureaux en bois. Cela faisait très Jules Ferry.

— Voilà. Ici c’est la salle d’étude. Tu trouveras de la place dans un bureau libre pour mettre tes affaires de collège et c’est ici que tu feras tes devoirs en compagnie des autres pensionnaires. Mais viens, j’aperçois Éric et Christian, un des moniteurs. Je vais te les présenter.

Dans le fond de la salle se trouvait un petit groupe de garçons, plus jeunes que moi, qui discutaient avec un adulte. Je reconnus tout de suite parmi eux, le personnage de Walt Disney que j’avais vu dans le hall, mon étrange lutin sur béquilles...

La tata s’adressa à moi et me fit les présentations :

— Simon, voici Christian, un des moniteurs, et qui est un ancien pensionnaire des Mélèzes. Christian, je vous présente Simon qui vient juste d’arriver du Sud de la France. Il est en cinquième au collège. Vous lui expliquerez comment rejoindre sa classe demain matin et les règles de la maison. Ah oui... j’oubliais ! Il est dans la chambre 117, avec toi, Éric, alors je te le confie aussi.

J’eus la surprise de découvrir au moment où la tata terminait sa phrase, qu’elle s’adressait en fait à mon lutin !

Alors voilà que mon camarade de chambre était cet étrange petit bonhomme qui me regardait à présent fixement avec un grand sourire et des yeux brillants. Je ne me sentais pas particulièrement heureux, ni mécontent non plus. Intrigué plutôt, assurément.

J’espérais, bien avant mon arrivée, découvrir le compagnon de jeu idéal. Physiquement, Éric était mal parti pour être cette

incarnation-là. Bien que sympathique au demeurant, il avait tout d'un gnome sorti d'une fable ou d'un conte délirant.

Je me transformai en une Alice tombée au pays des merveilles, version Burton... À ce moment-là de la journée, les découvertes s'enchaînèrent. C'était comme si je découvrais le monde sous-marin pour la première fois, partagé entre une certaine anxiété et beaucoup de curiosité.

Une fois les présentations faites, la tata retourna dans son bureau, et Christian le moniteur se débarrassa assez vite de moi pour me mettre dans les mains d'Éric qui était, lui, enchanté de me faire découvrir son univers.

— Viens, me dit-il, on va monter ta valise dans la chambre et après je te fais visiter.

Celle-ci était située au premier, au même étage que l'infirmierie dont nous n'étions séparés que par une porte battante dans le couloir.

Aucune chambre de la maison d'enfants n'avait de porte. Les quelques rares à en avoir étaient destinées aux plus grands d'entre nous qui devaient passer leur baccalauréat et qui avaient donc besoin de calme et d'un certain isolement. C'était leur unique privilège car les chambres étaient toutes meublées de la même façon. Et le moins que l'on puisse dire c'est que les chambres ne cultivaient pas la différence, encore moins le luxe ou une atmosphère cosy. À l'époque l'Ikea du coin se nommait le « 15.9 », autrement dit, le 159^e régiment d'infanterie alpine !

Lit, armoire individuelle et table de nuit métallique, couvre-lit rouge, couvertures marron avec un ou deux liserés (nous avions le choix), draps en carton-pâte, traversin et basta !

Tout provenait de l'armée et le décorateur intérieur était probablement un ancien dudit régiment ! Un lavabo dans un coin, une fenêtre, trois lits par chambre pour dix mètres carrés, un W.C. et une douche par étage.